

Andréa Novicov – Polaroid (instantané)



«Je suis un visuel, pas un littéraire». Quand Andréa Novicov parle de théâtre, il raisonne beaucoup comme un réalisateur de cinéma, et dans son discours, la composition de l'image, la notion de plans, gros plans, ainsi que des références picturales remplacent avec bonheur les longs discours dramaturgiques.

Il considère que nos imaginaires sont désormais nourris de bien plus de références cinématographiques que théâtrales, une influence qu'il ne rejette pas, bien au contraire. D'influence d'ailleurs, il n'en récuse aucune, et pour cause, il a retenu de son enfance cette extraordinaire faculté d'adaptation qui lui permet d'intégrer avec un naturel confondant toutes les teintes des multiples cultures dont il est issu comme de celles qu'il traverse. Slave par son père, un aventurier russo-polonais aussi pittoresque qu'irresponsable, latin par sa mère, une Italo-tessinoise qui veilla sur sa progéniture avec le même zèle que son mari mit à l'abandonner, il naît en Argentine où il passe les premières années de sa vie. Il

apprend ainsi à changer de langue et de pays avec cette facilité propre aux nomades, aux apatrides, aux juifs errants, qui intègrent spontanément les sensibilités des pays où ils séjournent à la leur.

C'est avec cette même aisance qu'il navigue aujourd'hui entre l'Italie et la Suisse, enseignant depuis plusieurs années le travail d'acteur dans les écoles à Lausanne et à Milan, travaillant depuis 10 ans à la TSI où il adapte et lit des textes de documentaires tout en préparant ses prochains projets. Le chômage, il ne sait pas ce que c'est, il a été formé à la dure école italienne où faire du théâtre est une lutte sans fin. Il trouve donc la Suisse plus clémente, où malgré tout, on peut trouver des moyens de mettre sur pied des projets, même si ce n'est pas toujours facile, à preuve sa dernière création «La Chasse aux rats», petit bijou de déglisse absurde, réalisé avec rien, sauf la très forte envie de «travailler ensemble», en l'occurrence avec Christian Scheidt et Nathalie Boulon, des comédiens qu'il a choisi avant tout parce que ce sont «de belles personnes», la qualité professionnelle d'un acteur étant pour lui indissociable de sa personnalité. Il psychanalyse avec humour son rôle de metteur en scène, qui lui permet d'associer l'instabilité aventureuse de son père avec l'abnégation de sa mère, puisque au théâtre «Chaque nouveau projet est un grand voyage vers l'inconnu qui demande toujours une dose d'inconscience, et en même temps il faut veiller sur tout et tous avec un grand sens des responsabilités». Ce chef de tribu a effectivement l'œil partout. Tandis que son regard de faune se pose avec une ironie mélancolique sur son interlocutrice, il répond avec une chaleureuse décontraction à un appel de son portable et avec toujours autant de gentillesse aux signes que lui fait un comédien.

Après plusieurs spectacles très réussis, notamment une «Danse de Mort» aussi bien accueillie à Lausanne qu'à Genève et à la Chaux-de-Fonds, il reconnaît volontiers la fracture entre ses intentions et le résultat obtenu dans la construction théâtrale qu'il a intitulé «Sur ça», spectacle moins abouti, mais qui représente une étape dans sa recherche pluridisciplinaire. On peut d'ores et déjà se réjouir de le retrouver en mai 2000 à l'affiche de l'Arse-nic puis du Théâtre Saint-Gervais avec «Fastes d'Enfer» de Ghelderode, un auteur belge qu'il situe à mi-chemin entre Rabelais et Shakespeare, et il annonce pour 2001 «Le doux oiseau de la Jeunesse» de T. Williams.

Avant de partir, il ajoute encore, que, désolé du peu d'audience que rencontre en moyenne une création théâtrale, il a plusieurs projets de court-métrage. Non seulement cet homme va vite, mais tout laisse à présager qu'il ira loin.

Manon Pulver

